Perspectives de recherche critique sur la ville intelligente

Julia Bonaccorsi
Université Lyon 2, ELICO (EA 4147)

Introduction

Dans l'œuvre *Tag Clouds*, l'artiste Mathieu Tremblin travaille la matérialité même des écrits urbains constitutive d'une énonciation polémologique de l'identité [1]. Le mur en tant que surface d'écriture, ici en trois dimensions, devient le cadre d'une expression collective, cumulée et simultanée puis celui d'une appropriation par l'artiste par son geste de réécriture formelle dans la seconde image, par substitution.

Avec ces trois clichés, on observe la traduction d'une gestuelle et d'une pratique dans une autre : du tag manuscrit, au pochoir (mécanique), Mathieu Tremblin présente un *presque même* écrit. La conservation de l'occupation « éditoriale » de la surface et des couleurs souligne paradoxalement l'écart entre les deux énonciations : l'une multiple et polyphonique, l'autre singulière et monologale. La modification de la valeur de substance du mur est également remarquable : s'y révèlent des oppositions entre désordre / ordre ; le paradoxe entre superposition / affichage.

La troisième image, par le recouvrement et une diversification des autorités, relève à la fois d'une énonciation dialogique entre des images du texte mais comporte également une valeur d'indicialité qui domine : c'est le *mur* qui est énoncé et requalifié comme une surface évolutive et plastique et qui doit le rester.

1. Mathieu Tremblin. Tag Clouds « Rue de Gaillon ». 5 juin 2010. Rue de Gaillon, Rennes (FR). Mur, tags, typographie, pochoirs, peinture aérosol. L ≈ 500 cm x h ≈ 200 cm. T ≈ 2 ans. « Tag Clouds est un principe de peinture murale qui consiste à remplacer les calligraphies des tagueurs anonymes présentes sur les murs de la ville par des traductions lisibles et rigoureuses comme celles des nuages de mots-clés présents sur Internet (« tag clouds » en anglais). Tag Clouds pointe une analogie entre les tags physiques et les tags virtuels, autant dans leur rapport à l'occurrence, que dans un rapport au balisage d'un cheminement. » Graffiti : 100N, 22W CREW, DAG, HERBER, MONER, RINO, ZOOB. Conception, action, photographie : Mathieu Tremblin. Production : Les Ateliers du Vent, Rennes (FR).



FIGURE 1 – Mathieu Tremblin. Tag Clouds « Rue de Gaillon ». 2010. Rennes (FR). Mur, tags, typographie, pochoirs, peinture aérosol. L ≈ 500 cm x h ≈ 200 cm



FIGURE 2 – Mathieu Tremblin. Tag Clouds « Rue de Gaillon ». 2010. Rennes (FR). Mur, tags, typographie, pochoirs, peinture aérosol. L ≈ 500 cm x h ≈ 200 cm



FIGURE 3 – Mathieu Tremblin. Tag Clouds « Rue de Gaillon ». 2010. Rennes (FR). Mur, tags, typographie, pochoirs, peinture aérosol. L ≈ 500 cm x h ≈ 200 cm

Ainsi, la série photographique qui documente un processus long de deux années (et non simultané [2]) met en intrigue la surface murale, synecdoque de la ville elle-même et de ceux qui y vivent, ici invisibles : autrement dit, en trois séquences, se produit un dialogue médiatisé par les sémiotiques du tag. Entre les photographies 2 et 3, une rupture s'effectue par la négation (barbouillage), qui ne relève pas d'une indifférence au déjà-là écrit : au contraire, le recouvrement de la majorité du mur manifeste le refus de la réécriture homogène et standard des polices de caractères des éditeurs de texte informatisés. Les écrits urbains participent ainsi d'un espace public en matérialisant sémiotiquement ce que Louis Quéré nomme « l'étrangeté mutuelle des passants » (Quéré, 1993). C'est le propre des écritures exposées : elles sont adressées au collectif.

Or, l'intervention plastique puis photographique de l'artiste désigne explicitement la médiatisation numérique et son langage, pointant également ses caractéristiques documentaires ; Tramblin joue avec le double-sens du terme « tag » (à la fois signature et étiquette) et la « petite forme » documentaire du nuage de tags, particulièrement industrialisée dans les architextes des sites Web comme les éditeurs de blogs etc. (Candel, Jeanne-Perrier, Souchier, 2012). Le « tagscloud » constitue le lieu commun de la représentation de l'information dans le Web 2.0. L'artiste insiste particulièrement sur cette dimension quand il commente son œuvre en 2016 :

2. À ce titre, la perspective pragmatique permet de savoir que l'opération de substitution (entre les photographies 1 et 2) a nécessité une phase de conservation momentanée (garder trace des signes et de leur emplacement) puis d'effacement (par recouvrement), enfin d'écriture, phase elle-même complexe (changements de pochoir, de couleur, préparation de l'occupation de la surface...).

> En 2000, on pouvait voir physiquement une œuvre et la partager ensuite en ligne. Maintenant, on expérimente principalement d'abord numériquement des graffitis que l'on croise ensuite pour de vrai. Tag Clouds était justement sur cet équilibre entre l'expérience IRL et URL du tag. Avant, les nuages de mots-clefs étaient le moyen principal de faire le lien entre les contenus, les sites et les blogs, jusqu'en 2010. Maintenant, nous sommes dans une ère post-Snowden dominée par les multinationales – Google, Amazon, Apple, Facebook – qui orientent le contenu auquel nous avons accès et les opinions que l'on peut se faire grâce à des algorithmes. La réception est filtrée. Quand j'ai commencé à l'utiliser en 1996, Internet était un espace ouvert. Dorénavant, les internautes ne sont plus considérés comme des citoyens responsables – mais plutôt comme des consommateurs potentiels [3].

Renvoyant explicitement à cette topique, l'œuvre de Mathieu Tramblin interroge aujourd'hui un aspect de l'espace public qui n'est pas propre au numérique – celui de l'enregistrement et du contrôle des expressions – mais qui s'exacerbe dans le contexte d'une « ville connectée » (Bonaccorsi, 2016 ; Genin, 2017).

L'anonymat, notamment, se redéfinit à partir des manières de faire mémoire par une société qui enregistre sans cesse des informations qu'elle qualifie parfois comme des « traces » (Merzeau, 2009). « Signer » ou « tagger » appartient tour à tour à une expression visible qui performe la ville en espace possible pour des *propres* ; mais aussi à la captation et au stockage de données personnelles ou agrégées (qu'il s'agisse des parcours individuels réalisés dans les transports collectifs, de l'enregistrement des flux de circulation par exemple).

La territorialité s'établit selon de nouvelles modalités politiques que ces médiations informationnelles et infrastructurelles, visibles ou non, contribuent à définir [4]. De nombreuses publications, dans la continuité des travaux en sociologie de l'innovation, anthropologie des connaissances, science politique, SIC, histoire des techniques, ont porté sur les mutations des processus territoriaux dans le contexte numérique, s'intéressant plus spécifiquement aux dispositifs qui instrumentent et médiatisent les rapports humains à l'espace, et à leurs implications sociales (Denis et Pontille, 2010 ; Severo, Romele 2015).

Dans ce chapitre, sera explorée la fabrique d'une sociabilité symbolique de et dans l'espace public urbain à partir de sa médiatisation numérique définie comme une dimension de la ville intelligente. Cette réflexion prolonge d'autres de mes travaux ayant porté sur une anthropologie culturelle de l'écran dans l'espace public. La perspective proposée ici vise à caractériser l'urbanité contemporaine à partir de ses « fantasmagories » : rappelons que Walter Benjamin nommait ainsi les formes architecturales et aménagements urbains de la fin du XIX^{e} siècle, comme les fameux passages commerciaux ou encore l'expographie de l'Exposition universelle, c'est-à-dire l'élaboration d'une fascination par une société pour la manière dont elle s'organise économiquement.

3. Gillepsie Katherine *« Mathieu Tramblin : faire le buzz six ans après »*, *Curators-Vice*, 28 juillet 2016. Voir également *The Guardian* « The street artist 'translating' graffiti tags into digital typeface », Perry Francesca, 8 août 2016.

4. Voir supra le chapitre « Les territorialités multiples du terrain dans l'enquête ».

« Déposées dans l'inconscient collectif, les expériences de cette société se conjuguent aux réalités nouvelles pour donner naissance à l'utopie, dont on retrouve la trace en mille figures de la vie, dans les édifices durables comme dans les modes passagères. » (Benjamin, 2000 : 48).



Figure 4 – Photographie personnelle, Marseille, avril 2016

Quels sont les effets sociaux et symboliques du développement d'instruments de rationalisation et de représentation fondés sur l'innovation numérique, le traitement de données captées et géoréférencées, la présence des écrans dans l'espace public ? L'exemple de la figure 4 cristallise parfaitement ces différents niveaux, dans une scène d'énonciation *in situ*. La territorialité de la métropole Marseille Provence est ainsi matérialisée par son codage numérique (que l'habitant, depuis son adresse, va « décoder ») : l'énoncé linguistique se redouble de l'énoncé visuel d'une textualité numérique symbolisée par la luminescence, la profondeur.

L'étude des relations entre urbanité et figurations visuelles a montré sa fertilité dans différents champs disciplinaires, comme la géographie mais aussi la sémiotique (Soderstöm, 2000 ; Spomenka, 2015). Cette perspective méthodologique centrée sur les énonciations visuelles sera réalisée ici par l'étude sémiotique de corpus iconographiques et d'écrits d'écrans de sites Web de villes européennes : mon objectif est de discuter les places qui sont assignées aux pouvoirs publics et aux citadins par les processus et dispositifs mis en œuvre dans la fabrique symbolique de la « Smart City » et de chercher les motifs qui participent à définir une figure imposée de la modernité à partir des formes contemporaines de production et circulation de l'information ».

À partir de cette matière symbolique, ce chapitre propose un parcours d'analyse de la territorialité telle qu'elle s'élabore et se définit à travers les cadres discursifs de la « ville intelligente ».

1 La rhétorique visuelle de la ville intelligente

1.1 Sources visuelles : une pratique du corpus entre fixation et flux

Produire une imagerie de la ville intelligente, tel est ici le projet. Mais quelles images ou plutôt, quelles sources visuelles réunir ? Comment en constituer une iconographie raisonnée ? On peut dire que la diversité et l'hétérogénéité des données relève de plusieurs niveaux : le niveau plastique et expressif, qui concerne les formes elles-mêmes, de la photographie au dessin ; le niveau énonciatif et générique, qui porte sur le statut social et culturel des documents (affiche publicitaire, photographie amateur, film) ; le niveau documentaire, qui concerne les relations des images avec d'autres ensembles dans l'espace et le temps (en série, isolée). Sauf à traiter les images en « études de cas » isolées (mais rarement dépourvues de tout élément de contexte), le travail de la recherche reconstitue des ensembles. Ceux-ci peuvent-ils être stabilisés, « fixés » ?

En 1989, Michel Vovelle introduit *Histoires figurales* en présentant un programme de travail fondé sur l'iconographie (Vovelle, 1989). Rappelant combien l'histoire des mentalités prend appui sur l'image, il définit deux perspectives : celle, sérielle, qui travaille sur un corpus donné « dans son homogénéité, sa massivité et sa continuité » (*ibid.* : 10) ; celle de la perspective « qui fabrique ses corpus sur la base d'une problématique initialement définie, jouant de la diversité des regards qu'ils permettent de croiser. » (*ibid.* : 11). Cette démarche, Michel Vovelle l'avait préfigurée dans *La Mort et l'Occident* en un « patchwork réjouissant », à travers les siècles et les genres (Vovelle, 2001 [1986]). « Patchwork », « diversité », « mouvement » : l'image se prête particulièrement à ces recompositions et assemblages, animées par un objet de recherche en construction.

Le travail que j'ai mené en 2012 sur les représentations visuelles de la textualité numérique précède cette exploration : j'y faisais l'hypothèse que la médiation publicitaire mobilise abondamment les métaphores visuelles dans sa rhétorique, fusionnant technologie et contenus médiatiques [5].

Pour ce faire, le « corpus » est constitué à partir de deux pratiques de recherche :

L'enquête ethnographique, par une collecte régulière, contingente, de l'iconographie d'articles portant sur la « ville intelligente » (presse imprimée, publications numériques), entre 2014 et 2017. La consultation systématisée est réalisée à partir de moteurs de recherche (juillet 2017), plus spécifiquement celui des banques d'images *Getty* et *Adobe Stock*. Cette recherche a donné lieu à un corpus de 50 images, sélectionnées en fonction de la congruence de motifs dans les deux bases de données et de leur présence régulière dans des publications en ligne, vérifiée à partir de la recherche inversée d'images proposée par Google images [6].

La pratique de l'archive visuelle s'exerce donc entre une modalité de fixation et, une modalité de flux :

5. Par exemple, Stuart Kaplan a dégagé cinq types de métaphores dans les représentations publicitaires de la technologie : le levier, la toile d'araignée, la machine dans le jardin, la synthèse entre l'ancien et le nouveau et la révolution (Kaplan Stuart, 1990).

6. Les mots-clés utilisés pour les recherches ont été les suivants : « smart cit* » ; « ville intelligente ».

> La photographie [ici, l'iconographie] pose à peu près les mêmes problèmes que l'archive : que faire des déchets habituels de l'observation historique, sociologique, médiatique. Par quelle oblique la regarder, qu'y chercher et donc qu'y trouver ? Par quels systèmes d'articulation passe le suspens de l'écrit et de la photographie (chose immobile) et le mouvement dans lequel le chercheur doit l'envelopper ? [Farge, 2010 : 183.]

Que sont les *eikônes* que j'institue en sources et selon quelle « oblique » ? Quelles opérations interprétatives, quels « systèmes d'articulation », mettent en mouvement ces images ?

Cet ensemble de sources visuelles hétérogènes permet de nourrir les hypothèses de manière diachronique et synchronique, en confirmant le repère de motifs récurrents, comme des sources « témoin ». Le travail d'exemplarisation réalisé et présenté ci-dessous s'appuie sur des ensembles, des planches d'images présentant une similarité figurative et plastique (Bonaccorsi, 2013) [7].

Comme l'entomologiste « étale » les insectes pour les fixer, j'ai réuni ces images en les indexant à partir de leur site Web d'origine et des données disponibles sur leur origine. Un corpus de référence formé par les documents communicationnels transmis lors du Forum les Interconnectés en décembre 2016 rend compte des mêmes motifs visuels [8].

Ainsi, regardons dès lors ces iconographies comme des discours sur les imaginaires territoriaux, pour mener une anthropologie de l'urbanité contemporaine à partir de ses fantasmagories.

Il s'avère néanmoins nécessaire de se pencher plus avant sur cette « fabrique des imaginaires politiques », ce qui me permettra d'expliciter la posture constructiviste engagée. En effet, conclure que la « ville intelligente » est un construit social revient à prononcer un truisme, mais aussi à rater l'ambiguïté de ce référentiel, ni tout à fait politique publique, ni tout à fait secteur d'activité, mais sûrement pas purement idéologie. Pour en avoir le cœur net, le temps long sera un apport précieux, et c'est à l'examen de quelques dynamiques de l'informatisation urbaine que la partie suivante est consacrée.

1.2 La « ville intelligente ». Informatisation urbaine et enjeux territoriaux

Les principaux axes problématiques liés à l'élaboration de la « ville intelligente » en objet de recherche communicationnel conduisent ainsi à réinscrire le questionnement dans le temps long des pratiques d'informatisation urbaine.

7. Cette méthode reprend notamment celle menée dans l'atlas warburghien de la télévision, dirigé par Fausto Colombo. Les liens de la télévision avec d'autres formes médiatiques (littérature, théâtre, graphisme) y sont abordés à partir de petites collections d'images hétérogènes et de leurs juxtapositions (Colombo, 2010). L'édition permet une double lecture (du chapitre, des planches) par l'usage de dépliants qui permettent à la fois de rassembler (créer une juxtaposition) et de détailler (renvoyer au texte). Si j'ai visé une « saturation » satisfaisante du matériau empirique, d'autres motifs ont pu faire leur apparition depuis la rédaction de ce chapitre, de même, des lacunes sont possibles : cependant, les points de convergence avec les recherches portant sur les imaginaires relatifs au numérique permettant de souligner que l'objectif de cette démarche est atteint.

8. *Forum 2016 Les Interconnectés,* le réseau des territoires innovants, Lyon.

Ainsi, depuis la notion de « référentiel » ou de « cadre idéologique » discutée par Alain Faure, Gilles Pollet et Philippe Warin, nous cheminerons vers les matérialités rapidement définies en « récits », qui performent et renouvellent les répertoires de la « ville intelligente » (Faure, Pollet, Warin, 1995). Dans les énoncés visuels de la « ville intelligente », qu'advient-il de l'espace public ? Mais aussi, comment les fantasmagories de l'écran participent-elles à la médiatisation de l'« urbanité intelligente » ? En quoi les transformations numériques des modalités d'écriture, de lecture, de mémoire et de savoir participent-elles des discours de l'utopie de la Smart City et d'une sémiotisation spécifique du territoire ?

1.2.1 Une stratégie ?

Tout d'abord, un certain nombre de recherches lient explicitement et ce de manière internationale les stratégies territoriales aux stratégies de mise en œuvre de la « ville intelligente ». Ainsi, Margarita Angelidou propose une définition générique qui correspond à la formulation de « Smart City » en politique publique : « *Smart cities are all urban settlements that make a conscious effort to capitalize on the new Information and Communications Technology (ICT) landscape in a strategic way, seeking to achieve prosperity, effectiveness and competitiveness on multiple socio-economic levels* » (Angelidou, 2013) [9]. L'état de l'art que l'auteure effectue dans cet article vise principalement à discriminer les stratégies des différentes politiques publiques à partir de cas emblématiques, dans un objectif de préconisation et de recommandation auprès des opérateurs du territoire. Pourtant, le regard diachronique porté sur l'histoire de l'informatisation urbaine et des politiques publiques y étant liées conduit au postulat que les termes « Smart City » ou « ville intelligente », correspondent, comme d'autres labellisations antérieures (« ville numérique », « ville Internet ») à une dynamique similaire, qui contredit la conception de la « Smart City » comme une rupture.

Cette dynamique est caractérisée par deux aspects. Le premier concerne les enjeux d'*équipement* numérique du territoire (au sens de terrain / terre) à partir, d'une part, de l'installation d'infrastructures matérielles (réseaux, câblage, serveurs de stockage de données...) ; d'autre part d'une évolution des emplois et des professions de l'information, c'est-à-dire du back-office et des infrastructures scripturales, mais également reformulé en « économie créative ».

Le second aspect relève d'une problématique d'*occupation* socio-politique à partir d'une grammaire territoriale pensée en pôles d'activité [10], au sein d'une même métropole ou entre des métropoles (Languillon-Aussel *et al.*, 2016).

1.2.2 Une utopie ?

Premièrement, il est clair que les syntagmes « société de l'information », « industries créatives », « ville intelligente » recouvrent simultanément des modèles idéologiques

9. Les villes intelligentes sont des agglomérations urbaines qui capitalisent sur le nouveau paysage des technologies de l'information et de la communication (TIC) de manière stratégique, visant la prospérité, l'efficacité et la compétitivité à de multiples niveaux socio-économiques.

10. Voir supra le chapitre « D'une idéologie globale aux politiques de reconfiguration territorialisées : les industries créatives au regard d'OnlyLyon ».

et les matérialités sociales, techniques et symboliques qui les constituent (Galdon-Clavell, 2013).

L'approche communicationnelle interroge la dimension processuelle à partir d'observables empiriques [11], elle est en cela complémentaire de l'analyse des « référentiels » d'une politique publique (valeurs, représentations, image cognitive). L'unité de recherche ELICO a notamment contribué à la production de savoirs sur l'Open data à partir d'études situées réalisées en Région Auvergne Rhône-Alpes, proposant une approche constructiviste doublement formée par les savoirs acquis en sciences de l'information et de la documentation, et ceux cumulés en sciences de la communication (Paquienséguy, 2016).

Deuxièmement, l'informatisation de l'État, des villes et des administrations territoriales a procédé depuis les années 1960 d'une double logique : instrument de l'action publique mais aussi politique publique en elle-même [12]. Analysé par Pierre-Yves Baudot, l'échelon local, quoique de manière très marginale, trouve dès les années 1980 l'occasion de définition d'un pouvoir local en contrepoint de la gestion centralisée par l'Etat (Baudot, 2011) : l'autonomisation des pouvoirs des administrations territoriales, les dynamiques de métropolisation concurrentielle et les objectifs de différenciation sont irrigués par les leviers techniques et symboliques des projets de numérisation (Schafer 2012 ; Pailliart, 2013).

Troisièmement, l'histoire de l'informatisation urbaine signale très tôt la présence d'acteurs privés (constructeurs informatique, logiciels…) qui participent à la définition des politiques publiques à partir des cadres contractuels commerciaux qu'ils impulsent (avec l'Etat, avec les collectivités). De plus, ce ne sont pas seulement les administrations mais tous les acteurs de la ville qui sont impliqués par l'instrumentation numérique de la territorialité. Autrement dit, il s'agit de l'ensemble de tous les opérateurs en lien avec les problématiques de l'énergie, des déchets, du tourisme…, qu'ils relèvent des entreprises ou de services publics. Les « rhétoriques consensuelles » (Faure, Pollet, Warin, 1995), dont celle de la « Smart City » – le nom « smarter cities » a été déposé en 2011 par IBM –, permettent d'articuler synchroniquement trois *répertoires* qui reprennent et déploient plusieurs récits apparus antérieurement (Söderström, Paasche, Klauser, 2014) [13] : celui de l'*espace public :* la ville est une organisation politique, visant la cohésion et l'ordre social par une régulation idéalement produite par la délibération et le principe de publicité (idéal de transparence) ; celui des *services :* son territoire et ses habitants sont gérés, protégés, confiés à des institutions, élus : ceci relève de l'action publique ; celui de la *responsabilité sociale :* son développement est sociétal et politique ; cette rationalisation doit aussi permettre une intelligence sociale.

11. (Labelle, 2001). L'analyse menée dans (Söderström *et al.*, 2014) et portant sur le discours publicitaire d'IBM et le projet Smarter cities » constitue un point de référence pour ce chapitre.

12. Voir à ce propos le document insolite que constitue l'article de Gabriel Dupuy, « De l'informatique municipale à la "ville intelligente" : tendances de l'informatisation urbaine » in *Annuaire des collectivités locales*, Tome 13, 1993, p. 93-103. Sur la double logique (Schafer, 2017).

13. Article *Le Monde avec IBM* en 2011 : « D'ici 2050, plus de 70 % des habitants de la planète vivront dans des zones urbaines. À partir de ce constat, IBM a lancé un programme mettant les technologies au service des usages à l'échelle des zones urbaines. » (Söderström *et al.*, 2014 ; Picon, 2013).

Une articulation singulière entre stratégie / utopie est repérable, puisqu'il est malcommode de renvoyer la « ville intelligente » à un projet idéologique abstrait, tout autant qu'il serait erroné de la réduire au projet de territoire et son plan de modernisation.

Intéressons-nous à cette articulation, à partir de la saisie empirique des modalités énonciatives mobilisées par les acteurs en charge de la fabrique de la ville intelligente. Depuis les mises en récit situées de la Smart City, jusqu'à l'exploration fine des métaphores qui en forment la grammaire visuelle, pour comprendre de quelle manière la « ville intelligente » se forme en récit utopique.

2 La mise en récit située de la « Smart City », figure imposée et utopie

2.1 La création d'un simulacre, double idéal de la ville

La ville d'Amsterdam constitue un point de départ emblématique de la création d'une représentation du territoire de la Smart City, territoire second et double idéal de la ville. En effet, depuis 2009, la ville d'Amsterdam a développé des partenariats public-privé autour du projet commun de Smart City et apparaît comme un modèle précurseur dans la littérature professionnelle :

> *The program involves 32 area-based projects across Amsterdam's neighborhoods, focusing on energy transition and open connectivity.*
>
> *Amsterdam Smart City has received international recognition as one of the world's most successful Smart City initiatives ; it was nominated the second smartest city in Europe for 2014 (Chief Digital Officer Club official Website, 2014), while it won the World Smart Cities Awards 2012 and the European City Star Award 2011*[14]*.* [Angelidou, 2014, p. 7.]

Le nom de la ville se trouve alors le plus souvent accolé avec le syntagme Smart City (« Milano Smart City ») ou recomposé avec le mot smart comme dans l'exemple « Smart London ». La proximité phonétique entre les mots Amsterdam et Smart est alors l'occasion d'une hybridation sémantique par l'anagramme visuel « Am-smart-erdam City », dans le site collaboratif créée par la Métropole d'Amsterdam (AMA) (voir ci-dessous). L'objectif de cette « plate-forme d'innovation » « is constantly challenging businesses, residents, the municipality and knowledge institutions to test innovative ideas & solutions for urban issues. » (extrait du site, rubrique About).

Également, habitent ce territoire second des innovateurs idéaux-types de la « ville intelligente » : le site Web rend compte d'une double dimension.

D'une part, il établit des rôles (des catégories) à endosser dans le dispositif, qui est à la fois celui du site Web et celui de la Smart City (entreprises, habitants, pouvoirs

14. Le programme comprend 32 projets régionaux dans les quartiers d'Amsterdam, axés sur la transition énergétique et la connectivité ouverte ; Amsterdam Smart City a été reconnue internationalement comme l'une des initiatives Smart City les plus performantes au monde ; Elle a été nommée deuxième ville intelligente d'Europe en 2014 (site officiel du Chief Digital Officer Club, 2014), elle a remporté le World Smart Cities Awards 2012 et le European City Star Award 2011.

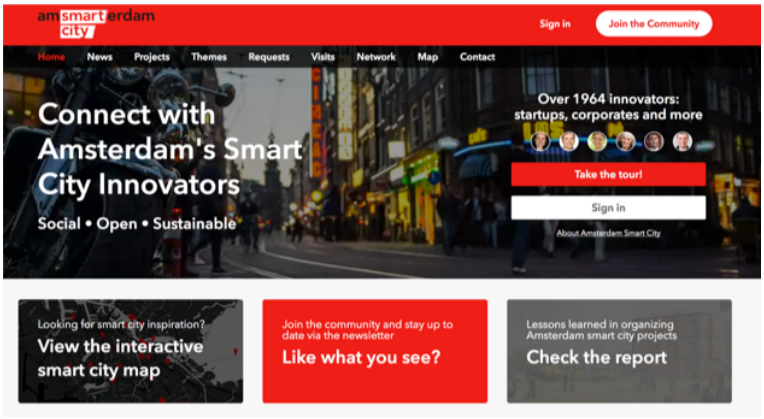


FIGURE 5 – Page d'accueil du site Web Amsterdam Smartcity, https ://amsterdamsmartcity.com, consulté le 20 juillet 2017

publics, recherche publique). Ces rôles sont limités et correspondent à une modélisation classificatoire (de la même manière que le triangle habitant / élu / technicien de la démocratie participative permet d'occuper des places dans un dispositif).

D'autre part, on peut lire sur la page d'accueil du site un chiffre précis (« 1964 ») [15] agrégeant les différents membres constituant le réseau ou encore l'« écosystème » (Bonaccorsi, 2017). « 1964 innovators » énumère des visages, à partie d'une série de portraits, citant deux des principaux pôles occupés : *startups, corporates*. Sans surprise aucune, on apprend dans un diagramme que ces deux pôles comprennent 55 % des acteurs impliqués dans l'équipe, contre 30 % environ pour les administrations publiques et institutions de recherche. Ainsi, la « diversité » revendiquée, nécessaire à l'innovation sociale, transparente et durable promise par l'injonction « Connect with… Innovators » reste faible et ce sans surprise.

Ensuite, la plate-forme numérique constitue un dispositif de représentation comme moyen de transformation de la force en puissance : « d'une part en mettant en réserve la force, c'est la puissance, et, d'autre part, en valorisant cette puissance en état légitime, obligatoire, en justifiant la puissance » (Marin, 2005, p. 73). Marin a exploré ces rapports entre pouvoir et représentation dans plusieurs textes, dont « La ville dans sa carte et son portrait », où il caractérise la représentation cartographique comme mettant en réserve la force (le savoir) ; la carte comme justifiant la puissance, c'est-à-dire la capacité à gérer.

Prenant le cas singulier de l'utopie : Marin commente l'*Utopia* de Thomas More, pour analyser « la réalité » d'une ville à la fois absente et présente. Je vais m'attarder sur ce rapprochement entre « Smart City » et utopie, comparaison déjà travaillée à propos de la « smarter city d'IBM », à partir de la définition de l'utopie proposée par Françoise Choay : « *IBM's smarter city discourse is in many respects in line with this tradition : its core is utopian storytelling* » (Söderström *et al.*, 2014, p. 315).

15. Voir supra le chapitre « Agir sur le territoire : Mise en chiffre ».

> *In contrast with other utopian models, smarter cities do not require the replacement of existing spaces, but its digital redoubling. [. . .] In sum then, IBM's storytelling rests on two rhetoric pillars. The first is systems thinking which inscribes it in a technoscientific imagination and provides it with the legitimacy of science. More concretely, it allows the translation of the city into a common language on which the company's technology can act. The second is a utopian story which recurs to an imaginary of progress, therapy and conversion (if not redemption)*[16]. [Söderström, 2014 : 316.]

Selon Marin, More associe la représentation d'une île (une terre) à construire (ou qui sera artificiellement construite) et une géographie (une écriture de la terre) par la schématisation de l'Angleterre. Marin cherche à saisir ce qui se situe entre le projet (la visée politique) et le système de représentation qui accomplit cette géographie : une cartographie et une écriture. La spécificité de l'*Utopia* revient à la parfaite adéquation entre la topographie, l'espace politique et la dynamique économique. « La totalisation de l'une inscrivait dans l'espace la perfection de l'autre, et qu'est-ce qu'un projet parfait sinon, comme le mot parfait le signifie, un projet entièrement réalisé. » (Marin, 1994 : 205). Ainsi, on comprendra que la *réalisation du projet utopique signe en même temps sa disparition.*

Marin repose alors différemment la question de la représentation : en focalisant l'analyse sur la cartographie en tant que représentation forcément imparfaite, incomplète, il souhaite faire réapparaître un autre projet, un « projet sans intention mais qui était l'intentionnalité du dispositif cartographique » (*ibid.*). Autrement dit : les incohérences de la carte font système, et on peut en tirer l'analyse suivante pour l'*Utopia* de More « elles [les incohérences] projettent dans la carte même, à l'aube du XVI^{e} siècle, ce que l'on pourrait appeler la maturité de l'organisation capitaliste du monde » (*ibid.*). En quelque sorte, l'utopie se tient dans le simulacre, à la fois absolument congruent avec le projet utopique (le dispositif représentatif de la plate-forme collaborative constitue la Smart City et son [éco]système) ; et inadéquat, forcément insuffisant à être le territoire (tout comme la carte ne peut pas être la ville, sinon elle n'est plus une carte).

Ainsi, en complétant et prolongeant l'analyse du discours d'IBM par Öla Söderström, Till Paasche et Francisco Klauser, j'ajouterais que la Smart City est une utopie, *parce qu'elle est une représentation* dans toute sa matérialité sémiotique (un architexte, une énonciation éditoriale). En effet, le site Web en tant qu'économie documentaire contient toute la Smart City alors qu'il présuppose qu'elle le déborde.

16. Contrairement à d'autres modèles utopiques, les villes intelligentes n'exigent pas le remplacement des espaces existants, mais leur redoublement numérique. [. . .] En somme, la narration d'IBM repose sur deux piliers rhétoriques. Le premier est l'inscription dans un imaginaire technoscientifique qui lui confère la légitimité de la science. Plus concrètement, il permet la traduction de la ville en un langage commun dans lequel la technologie de l'entreprise peut agir. Le second est une histoire utopique qui revient à un imaginaire de progrès, de thérapie et de conversion (sinon de rédemption).

2.2 Le territoire de la ville intelligente : un récit non polémique

Je poursuis avec un deuxième cas qui permettra d'approfondir partiellement la compréhension de l'économie politique de la Smart City.

Je reprends le postulat d'une redéfinition des positions d'autorité dans ce modèle, plus précisément celle du rôle dédié aux collectivités locales et institutions publiques à travers ces dispositifs représentatifs. En effet, les pouvoirs publics sont des quasi-infomédiaires (Paquienséguy, 2016), dans tous les cas partenaires, voire simplement associées dans un organigramme qu'ils ne pilotent pas. Ce modèle trouve des points de référence dans la fiction, comme dans la série télévisée dystopique *Trepalium* (2016) : la gouvernance et gestion de la « Ville » (*Aquaville*) y est privatisée, fondée non seulement sur une organisation « efficace » du travail, mais sur une aliénation des sujets sociaux par la captation numérique et le contrôle totalitaire de leurs activités, données numériques qu'ils traitent et trient eux-mêmes sur des écrans, enjoints à des cadences élevées leur permettant de conserver leur emploi.

Cette vision cauchemardesque de l'hyperconnectivité et des performances économiques qui y sont liées permet de faire l'hypothèse que le « monde clos » de ce modèle, par sa qualité utopique, n'est pas inclusif.

Autrement dit, quelle émancipation possible pour des citoyens toujours participants (par la délégation de leurs informations, captés et capteurs…), quelles conditions de possibilité pour l'*écart* nécessaire à la critique et à la démocratie ? « *The apparent apoliticism of the campaign naturalizes ubiquitous urban technology as an OPP for municipalities' development* » [17] (Söderström *et al.*, 2014).

Une première remarque concerne l'impossibilité de la Smart City à être la ville, ce que j'ai développé précédemment. Plus précisément, celle-ci est toujours matérialisée par des projets circonscrits. D'abord géographiquement : c'est le cas d'IssyGrid (Issy-les-Moulineaux) comme un îlot, de l'immeuble intelligent Hikari à Lyon ; ensuite thématiquement : par exemple, le mobilier urbain Decaux, le tourisme par exemple à travers la signalétique numérique. Dire la Smart City revient donc à présenter des projets, des acteurs (agences, entreprises), des lieux. Comme l'a montré Sarah Labelle au sujet de la « société de l'information », la « panoplie » de la Smart City s'augmente par l'indexation de projets, objets, signes dans celle-ci (Labelle, 2008).

La représentation cartographique répertoriant les projets indexés dans le site Web Smart City Amsterdam ci-dessous en est un exemple. La carte agrège la représentation documentaire d'une collection de projets indexés et géolocalisés.

Seconde remarque, on peut observer que la stratégie rhétorique de la carte ici présentée est celle du *collage,* terme emprunté à Anne Beyaert-Geslin (2013). Celle-ci définit par le collage une forme performative qui déclare une autorité sur un territoire sans continuité entre les parties. Le fonctionnement par projet est particulièrement emblématique des *opérations* menées, définies comme des « expérimentations » de « solutions ».

17. L'apolitisme apparent de la campagne naturalise la technologie urbaine omniprésente comme un passage obligé pour le développement des municipalités.

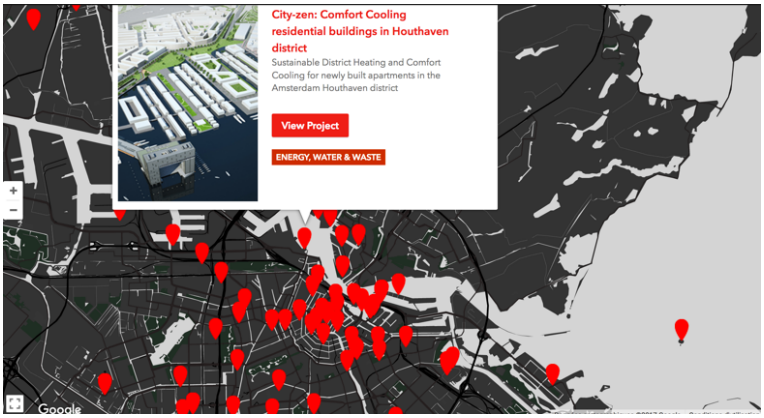


FIGURE 6 – Extrait du site Web Amsterdam Smartcity, https ://amsterdamsmartcity.com, consulté le 20 juillet 2017

Penchons-nous à présent sur l'énonciation audiovisuelle d'un de ces projets lyonnais, Hikari, « premier îlot urbain à énergie positive » (Bouygues et la NEDO) : l'objet discursif concerné est une vidéo, une « Animation en motion design réalisée en mars 2016 pour découvrir comment la ville intelligente est déjà en marche dans la Métropole de Lyon, pour tous et avec l'implication de chacun. » [18]

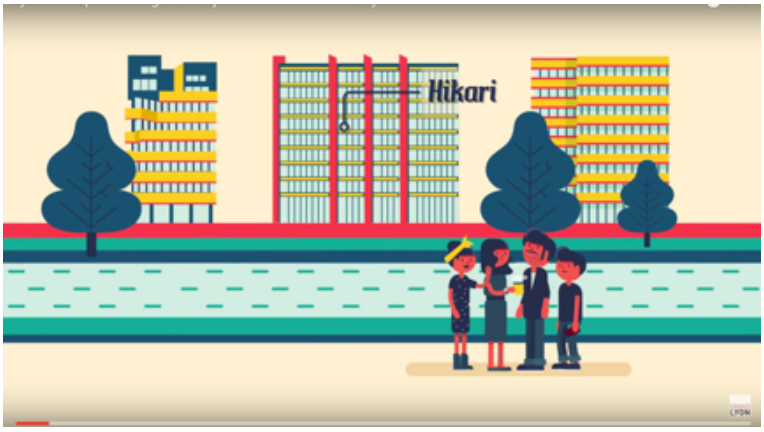


FIGURE 7 – Lyon Métropole intelligente : la journée de la famille Easy – © Pitches – Métropole de Lyon – 2016

Le « smart » y est incarné par une famille, figuration de la vie quotidienne d'habitants (en emploi, en couple, deux enfants) dont la journée, du réveil à la soirée fait l'objet d'un parcours parmi les services numériques (Service eau et plateforme Hublot du Grand Lyon, applications de mobilité, tag NFC, Optymod Lyon, tableau de bord de consommation. . .), les moyens de déplacement(transports collectifs, vélo, autopartage) et les lieux (Hikari, TUBA, espace de coworking, fablab, sites Unesco, jardins) :

18. Site Web *Grand Lyon Economie*, 2016.

« Les Easy ont une vie… comment dire… une vie plus facile, plus responsable, plus cool qu'avant en fait ».



Figure 8 – Extrait, synthèse des dispositifs cités – Lyon Métropole intelligente : la journée de la famille Easy – © Pitches – Métropole de Lyon – 2016

Les autres sujets-actants cités sont : un professeur, des entrepreneurs, des artistes, des designers, des étudiants. Si « la ville intelligente est déjà en marche dans le Grand Lyon, pour tous et avec l'implication de chacun », la figure idéale de son habitant est remarquable en ce qu'elle semble adhérer parfaitement avec les principes de la ville créative et ses constituants modèles.

Je relèverai ici trois caractéristiques du récit :

La première concerne la définition de l'*information* à partir de différents dispositifs adjuvants dont l'« accès » « en temps réel », est toujours adéquat comme les occurrences suivantes le montrent : « consulte », « trouve », « sait », « compare », « opte », « renseigne », « assouvir sa curiosité », « expérimenter », « participer à l'élaboration des solutions de demain », « le prévient », « visualise », « se connecte », « accède », « pose sa question », « lui répond rapidement ». Le « smart » permet de passer des données / réseau / flux à des savoirs et des ressources à partir de requêtes individuelles. La deuxième caractéristique concerne les nouvelles organisations sociales : du travail et de la production (fablab, co-working, expérimentation, retour d'expérience, télétravail, prototype, start-up) ; de la sociabilité (classe à distance, appropriation culturelle de la ville : patrimoine, jardin). La troisième relève de la textualité numérique et du rôle adjuvant des écrans numériques en tant que forme et support. Je considère qu'avant d'être « lus », les écrans sont des objets « vus » qui désignent (en tant que cadres, organisant la vision et l'interprétation) un texte qu'ils « affichent ». En cela, leur représentation visuelle les place en « commentateur ».

La Smart City est ainsi définie à travers un récit qui repose sur le schème principal *problème / solution*, et le schème secondaire *proposition / innovation*. Dans les deux cas, les actants agissent individuellement et en autonomie, à la fois producteurs de données et usagers de services. La vie « responsable » de la famille est de fait le résultat

des avantages privés dans l'usage des services connectés : réduction de facture, des temps de transport par le partage, etc. La rétribution positive est à la fois pragmatique et cognitive.

Qu'en est-il alors du jugement épistémique, qui est le « judicateur » ? Le territoire de la métropole de Lyon est défini à partir de la référence verbale à des lieux mais également par l'iconographie qui réfère à une morphologie urbaine singulière et qui sédimente passé, présent et futur, ce que la formule « la ville *de demain* » exprime : éléments naturels (fleuve), éléments patrimoniaux et fragments (signalétique, horloge de la gare, station Vélov et mobilier urbain. . .). Une skyline est également reconstituée par l'addition d'éléments remarquables de l'« image de la cité » (points de repère, cf Lynch) : Fourvière, l'Opéra de Lyon, la tour crayon de la Part-Dieu, la nouvelle tour Incity.

Les deux cas d'Amsterdam et de Lyon ont permis de mieux comprendre certains des principes utopiques de la Smart City à partir de l'examen de ses représentations, en soulignant les opérations de fragmentation documentaire, propres au système informationnel que constitue de fait la « ville intelligente ». Egalement, on a pu se saisir de l'opérativité sociale et symbolique des représentations à partir de leur matérialité discursive pour souligner la manière dont elles participent à « la fabrique contemporaine des imaginaires politiques » (Labelle, 2001).

3 Le spectacle de la ville intelligente

> Profondeur manipulable, mémoire présente ou imminente, espace-lumière où les intervalles et les vides, ces premiers moments du sens, n'interviennent plus de façon alternative, comme dans l'image fixe, mais mouvante et stratifiée, l'écran virtuel a introduit *le temps du spectacle* dans l'espace énigmatique des signes. [Christin, 2000 : 227.]

3.1 Prémices : textualité numérique, espace public et spectateur

Prenons un premier exemple : un écrit d'écran, capture et extrait du site Web de la ville de Milan. Je vais considérer plus précisément une image du carrousel de la page d'accueil.



Figure 9 – Extrait du site Web Milano Smart City, http ://www.milanosmartcity.org, ; Iconographie de l'article : Renato Galliano e Valentino Moretto – Milano Smart City : l'innovazione sostenibile fa crescere l'economia, consulté le 20 juillet 2017.

En reprenant quelques prémices issues de l'enquête visuelle menée il y a quelques années sur les imaginaires de la lecture sur écran, nous verrons que le photomontage ci-dessus apparaît comme étant particulièrement caractéristique des « relations dynamiques entre la culture et la technologie » (Doueihi, 2008 : 15), déjà observées pour les représentations de la lecture numérique. Cette bannière articule trois saillances : texte / corps / média.

Texte // Le territoire est sémiotisé dans une dialectique de l'événement et de la mémoire, de l'affichage et de l'enregistrement : l'écran permet à la fois de vivre l'événement (à travers la fenêtre qu'il constitue) et de l'inscrire, d'en produire une trace, voire une archive (celui-ci faisant l'objet dans sa circulation d'une édition, d'un classement).

Corps // Une reformulation de l'activité interprétative est nécessaire. Les transports métaphoriques liés au support et au texte numérique inscrivent la question de la gestuelle au cœur de la pensée culturelle du texte numérique. Le corps représenté est avant tout impliqué par les mains, qui ont une double fonction : *présentoir*, elles exposent et supportent l'objet (en le soutenant verticalement) ; *outil,* elles font exister la ville intelligente en la manipulant. Georges Peninou parle de « publicité de la désignation » pour définir les discours publicitaires qui reposent essentiellement sur la monstration du produit :

> Elle est *directionnelle* et donc focalisante, en guidant délibérément le regard vers l'élément du message sur lequel on veut attirer l'attention [...]. Elle est *accentuative,* puisqu'elle est une marque de l'insistance. Elle est *déterminative*, puisqu'elle est l'expression gestuelle élémentaire de la fonction grammaticale assumée par les démonstratifs. [Peninou, 1972 : 252.]

Les trois registres de cette « désignation » (*directionnel*, *accentuatif*, *déterminatif*) sont particulièrement intéressants pour spécifier les fonctions démonstratives du corps figuré. Le corps fait lien entre le texte / territoire et le support, et il contribue à inscrire l'uniformité (la machine) dans la variété. Autrement dit, quels que soient les énonciateurs, la valeur d'innovation associée à l'informatisation est l'objet premier : la désignation répète cela, lissant les différences d'origine énonciative.

Média // Une déstabilisation des échelles : en modifiant les relations entre espace physique, texte et média, les écrans introduisent des filiations d'un genre nouveau entre des échelles variées du texte, de poche comme géant, marchand et public. Corps géants ou Liliputiens, la corporéité occupe des statuts oscillants, depuis « l'enveloppe-contenant » à « l'enveloppe-surface d'inscription » (Fontanille, 2004 : 197).

À partir de ces trois points d'attention, nous allons structurer notre corpus issu des banques d'images, en faisant émerger sept métaphores. L'identification de ces métaphores est un moment intermédiaire de l'enquête, qui vise à dégager une « grammaire » de l'imagerie de la ville intelligente qui est aussi une illustration et une opérationnalisation de l'utopie / stratégie de la ville intelligente : cette partie à la fois « valide » la problématisation posée dans les sections 1 et 2, en montre les manifestations, les particularités et l'intérêt spécifique dans la visualisation.

3.2 Sept métaphores

3.2.1 Première métaphore. Ville-île

À un degré zéro, la technologie numérique est définie comme un instrument, celui de la numérisation qui rend possible la synthèse exhaustive de la ville. Comme l'ont souligné (Söderström *et al.*, 2014) à propos du discours d'IBM :

> *Moreover, in this version of systems thinking this transformation spares us the difficulties of interpretation : translated into data and systems,* the city seems to speak by itself, to be self-explanatory. *Therefore, at its core, this is what structures IBM's smarter city discourse : an engineering epistemology applied to humans and non-humans. Nature and culture reunited by the engineering mind*[19]. [*Ibid.* : 314.]

Les fonctions et services qu'elle offre y sont réunis en une miniature permettant à la fois une parfaite « densité visuelle» et une « totalisation » (Boucher, 2017).



Figure 10 – La miniature

Cependant, à l'inverse de l'esthétique de la fresque de Louis Sebastien Mercier analysée par Geneviève Boucher[20], la miniature urbaine et synoptique caractéristique de ce premier motif ne rend pas compte d'une diversité de points de vue individualisés, ni ne révèle « les différentes manières d'habiter la ville » et sa pluralité (idem), voire même une subjectivation.

19. De plus, selon cette pensée systémique, cette métamorphose épargne les difficultés d'interprétation : traduite en données et en systèmes, la ville semble parler d'elle-même. Ce sont ces fondamentaux qui structurent le discours d'IBM : une épistémologie d'ingénierie appliquée aux humains et aux non-humains. La nature et la culture sont réunies par ce cadre de pensée.

20. « Au chapitre CXX du *Nouveau Paris*, Mercier décrit une maquette de Paris, réalisée par un certain Arnaud et exposée au Palais-Égalité en octobre 1797. Tout au long du chapitre, cette représentation de Paris en miniature agit à la fois comme une mise en abyme de l'entreprise panoramique de l'auteur et comme un microcosme de l'œuvre en train de s'écrire. » (Boucher, 2017).

3.2.2 Deuxième métaphore. La « machine dans le jardin » (Kaplan)

La neutralité ainsi produite est proche des représentations du geste dans les planches de l'encyclopédie des Lumières où « le principe de démonstration] se généralise, attribué qu'il est à de multiples voix, à des mains dont les index pointent vers de multiples objets. » (Starobinski, 1995 : 173). Le geste est à la fois celui qui désigne la textualisation numérique de la ville (voyez ce texte et re-connaissez-le) mais qui désigne également la machine et la technologie (voyez cet outil et voyez à quel point il est toujours unique et toujours différent). À un troisième niveau, la désignation porte également sur la représentation (voyez que je suis en train de montrer).

J'ai discuté en début de chapitre la problématique de la représentation du territoire, en commentant la pensée de Marin : ville-île, la Smart City *in praesentia* est bien « un rêve où chaque époque se dépeint la suivante » (Benjamin, 2000 : 50).



Figure 11 – La ville en son jardin

Ici, la skyline est redensifiée et apparaît en trois dimensions. Extraite, isolée, détachée du sol terrestre, son autonomisation physique et sa définition en territoire est à la fois sémiotisée par un *contour* (Beyaert-Geslin, 2013) qui est le cadre de l'écran, mais également par des éléments naturels : végétaux, arbres, jardins qui encerclent un groupe de gratte-ciel.

> Le citadin, dont la supériorité politique sur la campagne s'exprime à maintes reprises au cours du siècle, tente à présent d'introduire la campagne dans la ville. Dans les panoramas, la ville s'élargit en paysage, comme elle le fera plus tard, plus subtilement, pour le flâneur. [Benjamin, 2000 : 50.]

3.2.3 Troisième métaphore. Territoire-index du « smart »*

Cette troisième métaphore reprend le motif déjà analysé en 2010 par Yves Jeanneret, association de la planète terre au développement durable.

> La planète tenue entre les mains est un motif graphique proliférant qui a pour effet incontestable de résumer un lexique et une structure du visible. Miniaturisation de la fable des grands films ou, inversement, matrice iconique à partir desquels ils ont été écrits, elle résume la nécessité du geste, la sphéricité du monde, le primat de la planète sur le monde, l'oxymore d'une terre à la fois totalement globale et totalement familière. [Jeanneret, 2010.]



Figure 12 – La planète

Dans l'iconographie analysée, l'indexation du monde de la Smart City à partir du motif de la planète est particulièrement remarquable en raison de la dynamique *descriptive* qui anime ces planètes : énumération de modes de transport et d'habitat, par exemple.

Le syntagme composé « smart + * » constitue une modalité d'indexation qui relève de la formule et peut ainsi se décliner à l'envie comme l'exemple ci-dessous le montre, à la manière de l'imagier destiné au jeune enfant, ou du schéma.



Figure 13 – L'index

Si la figure 9 installe un rapport de contemplation ludique, ce dernier exemple présente tous les attributs de la vulgarisation scientifique et construit un territoire abstrait et schématique.

3.2.4 Quatrième métaphore. L'ancien et le nouveau

À travers le graphisme doux des villes dessinées en 2D, un lissage des conflits semble opérer dans un discours instituant, où l'on passe du synoptique au territoire du quartier. Depuis une métaphorisation de la Smart City par le motif d'une planète abstraite et encyclopédique, on rencontre à nouveau la panoplie et la circulation de la formule « smart + n », ainsi que le motif de la skyline.

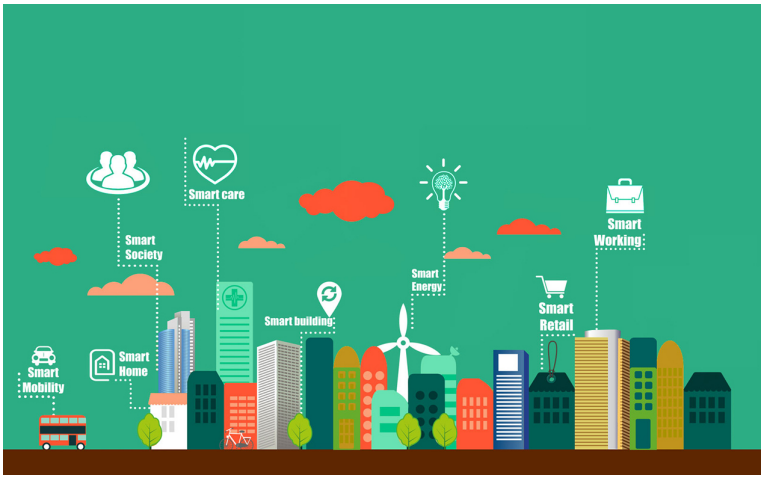


Figure 14 – Le quartier



Figure 15 – La *dolce vita*

L'esthétique naïve des deux exemples insiste sur la déclinaison des services et montre une polyphonie urbaine apaisée (chacun situé dans sa voie de circulation). Vespa, cabriolet, piétons dynamiques et colorés, évoquent une *dolce vita* à venir en insistant sur la ville d'aujourd'hui (ce qu'il faudra conserver).

3.2.5 Cinquième métaphore. Pouvoirs augmentés : la ville écran

Cette métaphore redéfinit le territoire et sa matérialité en raison de la position oligoptique occupée par l'entrepreneur figuré au premier plan : l'innovation (et le succès) sont permis par l'analyse de données.



Figure 16 – La ville-écran

Le texte sans support renvoie à la fantasmagorie d'une représentation du texte numérique comme une substance sans consistance, ubiquitaire, et qui détermine pour le lecteur / scripteur une place proprement télépathique (Bonaccorsi, 2013). De plus, ici, la matérialité manuscrite et la praxis de l'ébauche (en mouvement) relèvent de l'énonciation des valeurs de la créativité. Cette métaphore de la ville écran est remarquable parce qu'elle relève d'un dispositif de vision singulier, le panorama. C'est cependant à cet endroit que la représentation devient incohérente et paradoxale, ainsi que l'a montré Marin (1994). La vue photographique fait craqueller le projet, de par la confusion visuelle, la lisibilité défaillante (grues, mixité formelle, densité) : c'est bien à son *urbaine condition* que la ville intelligente est ici ramenée.

3.2.6 Sixième métaphore. L'espace public comme gisement et événement

C'est ce même dispositif de vision que l'on retrouve ici, avec plusieurs nuances importantes cependant. Les pouvoirs augmentés le sont par la médiation d'un smartphone ; l'usager est non pas créateur mais spectateur et consommateur de l'information. Les appareils à écran placent leurs lecteurs dans une relation aux objets qui les déterminent comme des *préparatifs*. Quelque chose va advenir, que le geste inscrit dans une temporalité.

> Un interstice qui connecte deux présences relevant de deux dimensions spatio-temporelles différentes, et son iconographie en témoigne car elle renvoie à une trouée qui permet la communication entre deux niveaux de manifestation et deux ordres de réalité, la visible et l'invisible : c'est

> pourquoi elle [l'aura] est assimilable à un interstice magique. [Dondero, 2009 : 215.]

Cette métaphore repose sur la prétention à *montrer* un autre ordre de la réalité, en le *faisant advenir* : l'espace public est ici établi comme réseau de bases de données. Le hiatus repéré précédemment entre le déjà-là de l'environnement (le décor) et sa potentialité prend alors un autre sens.



Figure 17 – L'espace public

L'urbanité se définit dans cette dialectique à travers des dispositifs informationnels technologiques (réseaux, infrastructures, visualisations de données, logiciels, capteurs, écrans, etc.) et un état présent de l'urbain. D'une certaine manière, ces dispositifs constituent autant de représentations de « notre être-ensemble », engageant une « nouvelle matérialité de l'espace public » dans la dynamique de transformation de « données » en connaissances.

Par exemple, la ville intelligente fait de l'« Usager » : une ressource (donnée captée) ; mais l'usager peut aussi se voir faisant (décomposition de l'expérience de la ville en espace-temps calculé : nombre de pas, temps de trajet, ...). En modifiant les relations entre espace physique, texte et média, les écrans introduisent des filiations d'un genre nouveau entre des échelles variées du texte, de poche comme géant, marchand et public. Afficher, visualiser, pré-visualiser : le lieu commun de la « visualisation » a certaines de ses racines dans les fantasmagories analysées et constitue une forme contemporaine de publicité de l'inscription.

3.2.7 Septième métaphore. Templum : regarder l'espace et le temps

En dernier lieu, certaines images cristallisent plusieurs des métaphores relevées précédemment : dans l'exemple ci-dessous, nous retrouvons à la fois la gestualité du corps-présentoir de la technologie, la miniature urbaine et ses composants indexés, le texte numérique sans support, affichage évanescent, ni solide ni liquide, le modelage de la lumière à valeur double (chaude / froide), exprimant le flux et la puissance. Si le voyant extra-lucide est un liseur de formes qu'il interprète oralement mais de

manière « lisible » pour autrui, c'est bien en raison de la croyance en un texte possible à « contempler » et qui suppose :

> [...] d'« observer une réalité naturelle en la délimitant comme *templum*, c'est-à-dire comme un champ strictement encadré d'action surnaturelle délivrant ses signes de prédiction, en sorte que regarder l'espace y revient regarder dans le temps –, cet usage ritualisé, casuistique, formel, permettait bien de « lire ce qui n'avait jamais été écrit. [Didi-Huberman, 2011a : 30.]



Figure 18 – La ville-*templum*

La lumière renvoie à l'énergie ; au cinéma, elle sert aussi à exprimer le surnaturel. Jacques Aumont décrit ce phénomène qui se traduit notamment par une couleur « froide » : « La lumière bleue comme signum. Comme la lumière blanche, elle peut être le signe explicite d'une mise en présence de l'au-delà, ou d'un de ses représentants. » (Aumont, 2010 : 52). Ainsi, de lumen, c'est-à-dire « « la lumière éclairante, celle de la mise en scène », on passe à une valeur de la lumière / *lux*, « la lumière lumineuse, celle qui n'éclaire pas mais qui est » (*ibid.* : 57). Dans certaines images de l'écran, le phénomène d'étrangeté des corps spectatoriels baignés par la lumière bleutée, provient de cette hybridation entre deux valeurs de la lumière, hybridation que la représentation citée ici va souligner particulièrement.

Cette image interprète cette valeur en l'associant à la thématique de la mutation de l'urbanité : sa matière même se défait (zones de texte), indiquant la propriété éclairante et lumineuse de la lumière blanche et bleuté qui affecte le corps par sa luminance. La lumière est là « comme véhicule et comme brûlure » (*ibid.* : 19). L'expérience du spectateur du rayon lumineux du projecteur de cinéma réunit bien ces définitions de la lumière comme un transport et un agent :

> Ce rayon se monnaye, selon la rotation de ses particules, en figures changeantes ; nous tournons notre visage vers la monnaie d'une vibration brillante, dont le jet impérieux rase notre crâne, effleure, de dos, de biais, une

> chevelure, un visage. Comme dans les vieilles expériences d'hypnotisme, nous sommes fascinés, sans le voir en face, par ce lieu brillant, immobile et dansant. [Barthes, 1995 : 257.]

Ici, le spectateur est aussi voyant, capable de se saisir de la réserve de force dans les signes pour « lire ce qui n'avait jamais été écrit ». Cette dernière métaphore porte plus spécifiquement l'imaginaire politique, complexe et ramifié,

À partir de ces sept métaphores, j'ai proposé une exploration du *devoir d'intelligence* fait à la ville, à partir d'une attention spécifique portée à la relation entre espace public et culture écrite, prolongeant la piste ouverte en introduction par l'œuvre de Mathieu Tramblin. La synthèse conclusive qui suit revient sur les propriétés de cet imaginaire politique et ses paradoxes.

Conclusion – Le teint moralement rose de l'habitant de la ville intelligente

La mise en récit de la Smart City repose sur des propriétés narratives qui sont à la fois situées et génériques, puisque fondées sur des constituants stéréotypiques de l'économie numérique.

Tout d'abord, les mises en récit situées étudiées, comme le corpus iconographique élargi, présentent des convergences remarquables : en reprenant le cadre du schéma actanciel greimassien mobilisé, il apparaît qu'au-delà de la définition des habitants à travers des cas d'usage (des « persona ») ou encore une gestualité désincarnée, il est difficile de savoir qui *habite* la ville intelligente et en quoi elle fait société.

En effet, le destinateur-judicateur qui récompense la performance des destinateurs-sujets (performance au demeurant liée à la compétence positive des dispositifs numériques) n'est pas identifié. Plus largement, l'effacement et la non-qualification des statuts du destinateur-manipulateur conduit à une conclusion simple : ces statuts importent peu dans la Smart City, territoire sans institution ni espace public *puisque sans anti-manipulateur et sans anti-sujet*[21].

Au contraire, *l'effacement de la polémique* participe du récit, la Smart City occupant alors la place de destinateur-manipulateur qui instruit les savoir-faire des sujets (*literacy* numérique), leur pouvoir-faire (connectivité) et surtout vouloir-faire (rétribution morale ou économique) à partir d'adjuvants spécifiques que sont les médias informatisés. L'innovation sociale ne peut s'effectuer qu'à l'intérieur de ce programme narratif, qui formule un *devoir-faire* des destinateurs-sujets et plus largement celui du « cadre idéologique » de la Smart City. Ce *devoir-faire* répond en creux à une « anti-ville créative » (pollution, chômage, désindustrialisation, fragmentation sociale…).

Ensuite, il apparaît que les perspectives ouvertes sur la ville intelligente sont autant d'apports sur les mutations du principe de *publicité* non seulement du point de vue

21. À propos du cas lyonnais, on peut observer dans d'autres objets discursifs (voir la campagne 2015 « OnlyLyon, Métropole co-intelligente ») ce même effacement et lissage, propre à la communication institutionnelle (Krieg-Planque, Oger, 2010).

d'une pensée politique, mais également dans les dimensions empiriques, pragmatiques, circonstancielles, triviales et incarnées de l'urbanité [22].

L'analyse critique du cadre idéologique menée dans un premier temps ne tient pas si elle ne met pas à l'épreuve les procédés de lissage et d'effacement de la polémique, tout comme les graffeurs vont re-barbouiller le mur de Mathieu Tramblin, « le nettoyage des murs [étant] l'homologue de la purification des esprits. » (Genin, 2017, p. 56).

De ce fait, la compréhension de la dimension politique de la médiatisation numérique à partir de l'analyse sémiotique des dispositifs médiatiques et informationnels conduit à questionner par exemple les projets communicationnels « d'éditorialisation de l'espace public » [23] : quelle expérience individuelle de l'urbain à travers des modalités diverses de publication numérique, qui sont à la fois des gestes documentaires individuels mais sont également incités ou réappropriés par les campagnes de communication territoriale ou encore les dispositifs participatifs ? Quand Siegfried Kracauer désigne Berlin en 1929 comme « la ville des employés » et un laboratoire d'observation des transformations dues au processus de modernisation des organisations publiques et marchandes, il explore la rationalisation du travail et des loisirs. Il décrit l'invention de la classe sociale des employés dont le recrutement dépend du « maquillage couleur rose moral », qui est aussi celui du consommateur auquel se destinent les publicités et les industries culturelles (Kracauer, 2012). « La foule est le voile à travers lequel la ville familière se meut pour le flâneur en fantasmagorie. Cette fantasmagorie [...] semble avoir inspiré par la suite le décor des grands magasins, qui mettent ainsi la flânerie même au service de leur chiffre d'affaires. » (Benjamin, 2000 : 139)

Sans doute l'habitant de la ville intelligente arbore-t-il également un teint moralement rose, véritable homme sandwich au service de celle-ci : le réseau social numérique est bien entendu un exemple magistral de cette dynamique, qui engage un double jeu entre enchantement et illusion fantasmagorique, et délégation masquée de l'énonciation de l'autorité, de la mémoire, de l'inscription. Prendre part à l'espace public devient une convention communicationnelle fondée sur l'illusion d'un sur-mesure – le profilage numérique pour un usager modèle – et de la singularité. Soyons rassurés en partie : nos vies et nos identités résistent sans doute pragmatiquement à ce modèle, le temps humain étant celui de l'expérience, de la pluralité et de l'imprévisible.

⋆

J'adresse de chaleureux remerciements à Mathieu Tramblin qui a aimablement autorisé la reproduction de Tag Clouds. *Merci également à Yves Jeanneret pour sa relecture critique et fertile.*

22. Voir supra le chapitre « La balade urbaine : mimésis, sémiosis et poïesis du territoire ».

23. La notion d'« éditorialisation de l'espace public » a été proposée par Loïc Hay lors de la journée de prospective CiTiC- Numérique et Espace Urbain du 15 octobre 2010.

Bibliographie

ANGELIDOU, Margarita (2014), « Smart cities policies : A spatial approach », *Cities*, juillet, p. 3-11.

AUMONT, Jacques (2010), *L'attrait de la lumière*, Paris, Yellow Now.

BARTHES, Roland (1995), « Roland Barthes contre les idées reçues », in Barthes Roland, *Œuvres complètes, Tome III*, 1974-1980, Paris, Seuil.

BENJAMIN, Walter (1935), « Paris, capitale du XIX^{e} siècle », In, *Œuvres, t.III,* 2000, p. 44-66.

BEYAERT-GESLIN, Anne (2013), « Stratégies cartographiques ». *Visible* (10), p. 71-86.

BONACCORSI, Julia (2012), « Une esthétique renouvelée de la « scène de lecture » : l'iconographie publicitaire de la lecture sur les tablettes numériques », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, [En ligne], n° 2.

BONACCORSI, Julia (2013), « Pratiquer les images en Sciences de l'information et de la communication : semiose, *eikones*, montage », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], n°3.

BONACCORSI, Julia (2017), « Le monde de l'Open data : les jeux sémiotiques et esthétiques de la «visualisation » comme rhétorique de la transparence », In, Badir Sémir, Provenzano François (dir.), *Pratiques émergentes et pensée du medium*, Paris, L'Harmattan, p. 131-149.

BOUCHER, Geneviève (2017), « Paris en miniature : l'espace urbain comme principe d'organisation de la mémoire », *Dix-huitième siècle*, n° 49, p. 533-547.

CANDEL, Etienne, JEANNE-PERRIER, Valérie, SOUCHIER, Emmanüel (2012), « Petites formes, grands desseins. D'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », in Davallon, Jean, *L'économie des écritures sur le Web,* Hermès-Lavoisier, p. 165-201.

COLOMBO, Fausto (2010), *Tracce : atlante warburghiano della televisione,* Milano, Cologno Monzese, Link.

DENIS, Jérôme, PONTILLE, David (2010), « La ville connectée », *Annales des Mines – Réalités industrielles* n° 4, p. 69-74.

DIDI-HUBERMAN, Georges (2011), *Atlas ou le gai savoir inquiet. L'œil de l'Histoire,* 3, Paris, Minuit.

DONDERO, Maria-Giulia (2009), *Le sacré dans l'image photographique*, Paris, Hermès-Lavoisier.

FARGE, Arlette (2010), « La photo est interminable », in Goetschel Pascale, Jost François, Tsikounas Myriam, *Lire, voir, entendre : la réception des objets médiatiques*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 183-184.

FAURE, Alain, POLLET, Gilles, WARIN, Philippe (1995), *La Construction du sens dans les politiques publiques. Débats autour de la notion de référentiel*, Paris, Éditions L'Harmattan.

FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma & Séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve & Larose.

GALDON-CLAVELL, Gemma (2013), « (Not So) Smart Cities ? : The Drivers, Impact and Risks of Surveillance-Enabled Smart Environments », *Science and Public Policy*, n°40, p. 717-723.

GAMBA, Fiorenza (2010), « Kracauer photographe de la vie moderne. Une leçon méthodologique pour la sociologie postmoderne », *Sociétés*, n°110, p. 79-94.

GENIN, Christophe (2017), « Le street art, un indicateur d'intégrations urbaines ? », In Badir, Sémir, Provenzano, François, *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Academia-L'Harmattan, p. 45-64.

JEANNERET, Yves (2010), « L'optique du sustainable : territoires médiatisés et savoirs visibles », *Questions de communication*, n°17, p. 59-80.

KAPLAN, Stuart (1990), « Visual Metaphors in the Representation of Communication Technology », *Critical Studies in mass Communication*, n°7, p. 37-47.

KRACAUER, Siegfried (2012), *Les employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle* (1929). Traduit de l'allemand par Claude Orsoni, Paris, Les belles lettres.

KRIEG-PLANQUE, Alice, OGER, Claire (2010), « Discours institutionnels. Perspectives pour les sciences de la communication », *Mots. Les langages du politique,* n° 94.

LABELLE, Sarah (2001), « "La société de l'information", à décrypter ! », *Communication & Langages*, n°128, p. 65-79.

LABELLE, Sarah (2013), « Introduction du dossier Territoires et créativité », *Communication & Langages*, n° 175, p. 47-55.

LANGUILLON-AUSSEL, Raphaël, LEPRETRE, Nicolas, GRANIER, Benoît (2016), « La stratégie de la "Smart City" au Japon : expérimentations nationales et circulations globales. » *EchoGéo,* n° 36.

MARIN, Louis (2005), « Le pouvoir et ses représentations » (1980), Marin, Louis, *Politiques de la représentation*, Paris, Collège International de Philosophie, Kimé, p. 73-74.

MARIN, Louis (1994), « La ville dans sa carte et son portrait. Propositions de recherche » (1983), Marin, Louis, *De la représentation,* Paris, Gallimard, p. 204-218.

MERZEAU, Louise (2009), « Du signe à la trace : l'information sur mesure », *Hermès, La Revue*, vol. 53, n°1, p. 21-29.

PAILLIART, Isabelle (2013), « Les sens de l'orientation », Noyer, Jacques, Raoul, Bruno, Pailliart Isabelle, *Médias et Territoires. L'espace public entre communication et imaginaire territorial*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, p. 277-283.

PAQUIENSEGUY, Françoise (2017), *Open data. Accès, collectivités territoriales et citoyenneté : des problématiques communicationnelles*, Paris, Editions des Archives contemporaines, p. 117-124.

PENINOU, Georges (1972), *Intelligence de la publicité*, Paris, Robert Laffont.

SCHAFER, Valérie, THIERRY, Benjamin G. (2012), *Le Minitel. L'enfance numérique de la France*, Paris, Nuvis, Cigref.

SCHAFER, Valérie (2017), « Les cybercafés dans la France des années 1990, espaces médiatiques et médiatisés », *Le temps des médias*, n° 28, p. 159-172.

SEVERO, Marta, ROMELE, Alberto (2015), *Traces numériques et territoires*, Paris, Presses des Mines.

SÖDERSTRÖM, Öla, 2000 (*Des images pour agir. Le visuel en urbanisme*), Payot, Lausanne.

SÖDERSTRÖM, Ola, PAASCHE, Till, KLAUSER, Francisco (2014), « Smart Cities as Corporate Storytelling » *City 18*, p. 7-20.

SPOMENKA, Alvir (2015), *Ville côté jardin, Ville côté cour : Approches visuelles en sociolinguistique urbaine*, Paris, L'Harmattan.

STAROBINSKI, Jean (1995), « Diderot et l'art de la démonstration », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 18-19, p. 171-190.

VOVELLE, Michel (1989), *Histoires figurales des monstres médiévaux à Wonderwoman*, Paris, Usher.

VOVELLE, Michel (2001), *La Mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard.